

Alexis Buffet

## À travers champs

*Bestiaire subtil*

### DANSE DES PYRRHOCORES

tous ces diables en vieux rouge délavé sur la dalle de béton ton enfance de sécheresse. midi à l’aplomb du grand cerisier dont la racine aboutit la terrasse. farandole insensée des masques, une musique du moins, ancienne et étrange de pattes. par deux pareils, les visages inflexibles se réfléchissent par la ligne du crâne et s’ensemencent – art nègre à dos d’insecte. leurs yeux gros sans iris ni paupière t’agardent, accroupi comme un dieu subjugué au-dessus d’eux. l’odeur de la terre brûlante à côté. après tu iras goûter les fraises d’un rouge vivace. quand sa chair avivée recuite contre ta bouche, les artères fémorales battant lointains tambours, font enfin s’épanouir comme des siècles plus tard, ce ballet hypnotique de dominos suisses.

### PRODIGE DU FORFICULE

le seul fait de fendre en deux, enfonçant tes pouces dans ses chairs ruisselantes, les hémisphères de la pêche tout juste cueillie sur la branche torsue et recouverte d’un corail gris fruticuleux, suffit à chasser du noyau sombre l’insecte lucifuge. pris au piège entre le pouce et l’index de la main toute odorante de terre, il se désarticule en vain et fait choquer dans l’air ses cerques inquiétantes quoiqu’inoffensives. cette nuit-là, à l’abri des regards, tu te glisseras dans le fond du jardin d’ombres, jusqu’au puits de la fable, dans lequel tu jetteras, comme on t’aura dit de le faire, un morceau de ficelle trois fois noué. tout cela, conjuration comprise, affleurant alors qu’elle s’affaisse et s’annule, oublieuse allouvie, sur ton visage repu.

### CINÉ-IMAGO

après trois années vécues obscurément dans le substrat limoneux, les nymphes se dégagent du lit de la rivière et s’accolent à la pellicule de l’eau, se livrant au courant périlleux. fendant leur exuvie larvaire, elles commencent à s’en extraire, petits dômes clairs crevant la surface acnéique. d’un coup d’ailes ils se libèrent – la sœur devient le frère –, et d’un vol lourd et hasardeux se posent, touffus, sur les herbes du rivage. les imagos mâles s’élèvent alors en nuages nuptiaux et saisissent les femelles traversant l’essaim – trois cerques sont trois longs cils bleutés – et puis meurent en pluie les ailes en croix, sur le film continu de l’eau. le soir bruit du festin des truites aux dernières lueurs de leur courte vie de pleine beauté. la lumière polluante se déployant sur son dos blanc creux quand, il s’annuite contre toi.

## CARESSES DU PTÉROPHORE

au brun, attiré par la lumière qui brûle, le ptérophore s'est échappé des silences du liseron et de l'ortie. son vol spectral, à ras de terre, traverse les champs incultes et le conduit par la croisée entr'ouverte sur l'amas de feuillettes où tu entasses tes vieux rêves – tu as vingt ans peut-être. est-on centenaire de renoncer ce mol espoir. ses barbules blanc de neige font cinq doigts qui incarnent, rose pâle, dans le ressouvenir de ta chair son empreinte, étale. qui couve, accapare. son corps long lancinant, ton désir en croix – lent retirement du fantasme. puis s'effondrant, il apposerait sur ta langue fanatique une maigre hostie, brûlante comme le sein, cassante comme la lune. ta faim sarcophage alors qu'il te murmure.

## CAPRICE LUNAIRE

en sortant de chez le « mage », celui qui plus tard s'est tué d'une balle de fusil dans sa ferme, son corps inerte retrouvé au milieu des oies qui jactaient comme si de rien n'était, le ciel se charge de nuages mauves comme des vaisseaux très lents qui passent au-dessus des champs bruissants. quelques gros traits tranquilles s'étoilent sur le sol avide. la poussière éclate en gerbes lourdes marron sur le marbre noir côtelé de ses élytres. il poursuit indifférent son labeur de ténèbres, la défense furibonde empalant une lune blême qui crève en peinture. la corne de rhinocéros, Franquin. la petite chambre aveugle mansardée rue Jean Moulin, et puis celle qui donnait sur le jardin. tu étais trop petit, tu ne voyais que la nuit. mais la peur aujourd'hui te paraît exquise et tu l'entretiens comme un précieux saphir de souvenir.

## LE GLANEUR

la grave sensualité de cette langue disparue dont tu ne recueilles que les cendres volatiles – la tremblésion du ressouvenir. abouir c'est ruiner, mais de la ruine qui vient de terre et la soulève, qui s'érige en décombres. agarder c'est regarder, mais te domestique et t'admoneste, qui te met des fers aux yeux que rien ne peut rompre, pas même la défaite, l'enfance absorbée. torsu c'est tordu, avec la volupté inattendue qu'ont ces vieux arbres fruitiers qui reposent, dangereux, au fond des plus humbles jardins, près du muret qui s'écroule. allouvie c'est quand ce monstre de dévoration cède sa prudence de conte par la faim. le brun c'est le crépuscule, mais sans feu ni faste, plutôt la lente absence de lumière qui envahit les champs silencieux, quand tu y vois sans y voir, et te rend à sa merci.